

La débâcle du Vendredi saint

Jean Morisset

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morisset, J. (1993). La débâcle du Vendredi saint. *Moebius*, (56), 13–18.

LA DÉBÂCLE DU VENDREDI SAINT

Jean Morisset

Bourrasques de flocons de neige gras et hirsutes, au sourire sympathique et narquois – mais légèrement anachroniques à ce temps-ci de l'année.

Courants marins flottant sur l'horizon sous les cris frimassés des goélands. Gros blocs de glace échoués sur leur croupe derrière le nordêt de la première débâcle.

Le fleuve disparaît sous la nébuleuse et le regard se perd dans cette tornade de notes perdues cherchant une symphonie glacielle pour moduler leurs mouvements.

Voilà que les nuages s'évaporent et que la marée change de cap. Les voiliers d'outardes font brusquement irruption et le soleil éclate triomphant, avalant d'une seule lampée les derniers tourbillons de frasil pendant qu'à l'église l'office du Vendredi saint a reçu un coup en pleine poitrine. Le Christ s'est détaché de sa croix et fait les cent pas sur la banquise, incrédule et émerveillé devant les ébats amoureux des premiers marsouins de la semaine sainte. *Sanctus, sanctus, sanctus*. Sainte, sainte, sainte est la sève d'érable qui remonte entre les cuisses de la patrie avec les premiers gloussements de la neige fondante.

Vendredi saint sur les bancs de neige.

Impossibles images du Calvaire et de la Passion sur le dos de la batture et les sifflements stridents de la glace en rut.

Je revois le Christ de mon enfance marchant pieds nus sur la neige coupante et portant sa croix comme une grosse branche d'arbre arrachée par le verglas. Les centurions bardés d'armures qui lui courent après n'arrivent pas du tout à le suivre. Au loin, passe un cheval tirant l'immense tonneau dans lequel on verse l'eau d'érable. Après un soupçon d'hésitation, Jésus-Christ refuse la rasade qui lui est offerte :

«Merci beaucoup. Désolé. C'est du fiel et du vinaigre qu'il me faut pour étancher ma soif. D'ailleurs, cette eau suave me ferait ressusciter trop vite. Il a été prescrit qu'il me fallait d'abord souffrir atrocement et mourir ignominieusement avant de passer à la Rédemption. Non vraiment, désolé.»

Interloqués, les cueilleurs d'eau ne savent que faire. Ils ont beau se savoir beaucoup plus forts, ils ont peur de ces zenglendos surgissant de partout et tentant de battre le Christ avec des branches d'olivier. Mais voilà qu'ils enfoncent jusqu'aux genoux et que leurs sandales les retiennent dans la neige; leurs robes se figent et ils tombent tous les uns après les autres en poussant des «à l'aide! au secours!» pendant que le Christ, indécis et légèrement perturbé, interrompt son agonie.

«Le printemps jubilant du Grand Nord, pense-t-il secrètement, avec une angoisse et une tristesse indéfinissables, n'a guère été conçu pour mettre en valeur le génie du christianisme.»

Alertés par les cris étranges qui fusent des champs enneigés, surviennent à la course la flopée de trappeurs canadiens et de *cultivateurs de glace* rentrant à l'instant de la grande dérouine de l'hiver, sous le martèlement de leurs raquettes. Moqueurs et compatissants, ils s'empressent de sortir les centurions démunis de leur engluement concassé, pour les palanter, ensuite, sur leurs longues tobaganes de l'entre-saison. Puis, les conduisant jusqu'au bout de la batture, les joyeux lurons déposent leurs colis reconnaissants sur des glaces flottantes en prenant bien soin d'indiquer à ces dernières la voie à suivre pour se rendre le plus rapidement possible jusqu'à Jérusalem, Rome ou Constantinople!... Peu importe, pourvu qu'ils rentrent prestement

chez eux raconter ou cacher leur malheureuse équipée en pays de Canada.

Seul dans la neige, abandonné de ses bourreaux, n'ayant même pas sa Rédemption pour lui tenir compagnie, voilà que Jésus-Christ se met à gémir et à pleurer. «Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné?» soupire-t-il par trois fois sans qu'aucune réponse ne vienne le consoler. Aucun de ses fidèles apôtres n'aura eu le courage de le suivre au pays des Wyandots. «Avant que le troisième chant du coq ne se fasse entendre, tu m'auras trahi», avait d'ailleurs avoué le Christ à son compagnon le plus dévoué. Mais les coqs d'Inde sont toujours en hibernation au fond des granges enneigées et les compagnons fidèles continuent de ronfler au fond des ouaches à ours. Seules quelques corneilles croassent ironiquement pendant qu'un renard s'enfuit au loin, gardant ses commentaires pour lui-même. Dommage, il nous aurait bien fait rire.

Mais, le Père refuse de répondre à l'appel du Christ. Par trois fois.

Devancées par les dernières notes d'un chant grégorien autochtone, trois squaws font soudainement irruption dans le paysage en guise de réponse. Offrant leur poitrine découverte aux rayons rutilants du soleil fondant, elles entonnent alors *L'hymne au printemps* avec un tel débordement de sensualité que les glaciers se retournent, tremblants d'émotion, pendant qu'un long tiraillement érotique s'empare de tous les carcajous, oukdjouks et autres païens-à-poil du fleuve et de la forêt.

Seul le Christ, insensible à l'appel du Nord, poursuit sa route avec acharnement et tombe pour une troisième fois sous le faix de sa croix et de la douleur qu'il s'impose. Les sauvageonnes se précipitent aussitôt pour le secourir, pressant cet être meurtri et transi contre la chaleur de leurs corps. «Mais, il est complètement fou, ce visage pâle, fou braque, se disent-elles. Qu'est-ce qu'il a à se mettre dans un pareil état? Dommage, il est si beau. Vite, dépêchons. Il faut lui administrer l'extrême-friction, autrement il ne s'en remettra jamais.»

Malgré ses forces vacillantes, le Christ s'y objecte avec entêtement. «Je dois absolument terminer mon chemin de croix, balbutie-t-il, et boire mon calice jusqu'à la lie.»

Peine perdue. Tout attentives à leurs soins, elles ne l'écoutent pas. La plus belle caresse délicatement ses jambes ensanglantées avec une pommade de sapin baumier qui le fait tressaillir, pendant que les deux autres s'accroupissent et, relevant leur fourrure de chevreuil, déposent chacun de ses pieds sur leur ventre. Saisi jusqu'à la moelle, le Christ recommence à gémir, sans arriver à savoir si c'est de douleur ou de plaisir. Mais, à mesure que la friction se fait plus tendre, il se met à ronronner doucement, incapable, alors que tout le ciel se met à rougeoier de ferveur vers les trois heures de l'après-midi, de maintenir une toute petite minute de silence tant le bien-être l'envahit. Sentant qu'il est en train de trahir son destin, il se met à vaciller pendant que sa souffrance du Vendredi saint l'abandonne à son tour pour aller rejoindre sa Rédemption qui se promène au large des battures, un peu plus loin. Éperdu, il les regarde partir toutes deux en chaloupe, main dans la main, ne sachant plus, encore une fois, si c'est la détresse ou le plaisir qui provoque tous ces frissons sur ses lèvres.

«Ingrates, ingrates», fait le Christ sur le point de céder à une défaillance suprême dont nul ne peut mesurer la signification pour l'avenir de l'humanité. «Mais, que vais-je devenir? poursuit-il en s'abandonnant à la jouissance frétil-lante de ses orteils sous la douceur des seins non baptisés et la fourrure animiste de l'histoire du Canada. Que vais-je devenir? Tous m'ont abandonné à jamais!»

«Mais non; mais non, mon beau», de rétorquer les trois Canadiennes en flattant tendrement la chevelure et l'échine du Christ comme elles savent si bien le faire avec leurs chiens préférés. Elles ont bientôt atteint la porte de la cabane à sucre, sans que le patient consentant sache au juste ce qui peut bien se passer. «Mais qui êtes-vous, où me conduisez-vous et comment vous appelez-vous? demande Jésus-Christ, d'une voix à demi consciente. Même si vous n'avez pas été prévues dans le plan divin, je vous informe qu'il faudra vous conformer aux directives célestes. Vous n'avez pas le droit d'intervenir de la sorte dans l'histoire de l'Occident et de faire dévier ainsi la voie du christianisme.»

«Comme sa voix est douce et belle», se racontent-elles en le regardant amoureuxment. «Dommage qu'il n'y ait

rien à comprendre à ce qu'il raconte et qu'il continue à délirer de plus belle.» Il faut intensifier les soins, décident les guérisseuses en poussant soudain un joyeux gloussement. Elles viennent d'atteindre, à travers leurs tendresses, un rameau érectile du christianisme qui n'aura pas eu à attendre aucun ordre du firmament pour réagir.

«Il est sauvé! Il est sauvé!» chantent-elles à l'unisson en installant le Christ sur un lit de fardoques sentant la bonne boucane d'érable. Elles portent alors à sa bouche qui s'entrouvre un liquide si bon et si onctueux qu'il insuffle à tous ses membres une vigueur qui aurait fait crever d'envie l'Ancien Testament en entier. «Encore, encore», dit le Christ, pendant qu'elles achèvent de débiter les restes de la croix pour activer le feu sacré.

«Alléluia! Alléluia! Quel plaisir de le voir revenir à la vie! Mais on ne pourra pas conserver ses oreilles, elles ont vraiment trop gelé», fait remarquer à ses compagnes Katri-Takouita, envoyant aussitôt dans la cuve de sirop bouillant les lobes du Christ qui se mettent à se trémousser et à cuire voluptueusement comme des lardons. Elles y goûtent l'une après l'autre pour tomber aussitôt dans une extase imprévue. De là, l'expression qui deviendra, par la suite, d'un usage courant en Canada : *faire sa première communion avec des oreilles de crisse*.

Mais voilà que Jésus-Christ se lève subitement sur son séant et pousse un long hurlement géologique qui atteint, dans le tréfonds même de leur évolution, marsouins, loups blancs, ours polaires et autres mammifères du monde des gentils. Si loin se propage le cri de la prière que les tourbières de la taïga sentent s'intensifier leur pulsion pubienne et religieuse.

«Père, père, pourquoi ne m'as-tu pas abandonné plus tôt dans la vie, se lamente le Christ sur un ton de révolte. Père, père, pourquoi ne m'avoir jamais laissé faire ce que je voulais? Je veux communier à mon tour», déclare-t-il, le regard haletant.

Avant même qu'il n'ait eu le temps de saisir et d'embrasser ses trois salvatrices pour étancher sa conversion

instantanée, voilà qu'elles se mettent à rouler, s'enrouler et se dérouler sur son corps régénéré, lui refaisant le coup d'Ève, sans qu'il ait même songé à s'en prémunir. Les premiers voiliers d'oies blanches viennent à peine de se poser glorieusement sur la batture qu'il ressent subitement une étrange sensation le long de ses côtes. Et voilà que le Christ, par un processus de béatification qui le laisse pantois et démuné, se fait tendrement adamiser à trois reprises par les trois déesses de l'histoire du Canada.

C'en est trop. Le plaisir est trop grand. La grande symbiose pressentie depuis la nuit des temps est d'ores et déjà réalisée. Toute rédemption deviendra désormais superflue.

En vertu de l'incarnation amoureuse de trois sauvages, la côte d'Adam est retournée hâtivement d'où elle venait. Miracle imprévu qui aura enfin permis à Jésus-Christ de retrouver le corps aborigène qu'il recherchait, sans trop le savoir, depuis toujours, sous le déguisement d'une opération nommée Passion et d'une souffrance inutile appelée Calvaire.

Avec un sourire contrit et une reconnaissance éternelle, *Jésus-Adam* ou le *Plat-Côté-de-Christ* – on ne sait plus trop bien quel nom il adoptera par la suite – pourra dorénavant jouir à sa guise de tous les bienfaits du paganisme. C'est alors qu'il décide sagement d'abdiquer et de rentrer chez lui.

Décidément, le printemps du Canada et sa grande lumière géographique et sauvage se sont avérés un peu trop forts pour l'Occident chrétien. Le génie du christianisme n'aura su résister à la débâcle du Vendredi saint.